

Julian Barnes

# Une fille, qui danse

**roman**

*traduit de l'anglais  
par Jean-Pierre Aoustin*



**bibliothèque étrangère**  
**MERCURE DE FRANCE**

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

### *Au Mercure de France*

ENGLAND, ENGLAND, 2000 (Folio n° 3604)

DIX ANS APRÈS, 2002 (Folio n° 3898)

QUELQUE CHOSE À DÉCLARER, 2004 (Folio n° 4242)

UN HOMME DANS SA CUISINE, 2005 (Folio n° 4625)

LA TABLE CITRON, 2006 (Folio n° 4539)

ARTHUR & GEORGE, 2007 (Folio n° 4793)

RIEN À CRAINDRE, 2009 (Folio n° 5070)

PULSATIONS, 2011

UNE HISTOIRE DU MONDE EN 10 CHAPITRES 1/2, 2011 (première édition Stock, 1990)

### *Aux Éditions Gallimard*

LETTRES DE LONDRES (choix)/Letters from London (Selected letters), 2005 (Folio Bilingue n° 133)

### *Aux Éditions Denoël*

AVANT MOI, 1991 (Folio n° 2505)

LOVE, ETC., 1992, prix Femina étranger (Folio n° 2632)

LE PORC-ÉPIC, 1993 (Folio n° 2716)

METROLAND, 1995 (Folio n° 2987)

LETTRES DE LONDRES, 1996 (Folio n° 3027)

OUTRE-MANCHE, 1998 (Folio n° 3285)

### *Aux Éditions Stock*

LE PERROQUET DE FLAUBERT, 1996, prix Médicis essai

LE SOLEIL EN FACE, 1987

UNE FILLE, QUI DANSE



Julian Barnes

UNE FILLE,  
QUI DANSE

ROMAN

*Traduit de l'anglais  
par Jean-Pierre Aoustin*



MERCVRE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE  
Collection dirigée par  
Marie-Pierre Bay

*Titre original :*

THE SENSE OF AN ENDING  
(Jonathan Cape, Londres)

© *Julian Barnes, 2011.*

© *Mercure de France, 2013 pour la traduction française.*

*pour Pat*





I



Je me souviens, sans ordre particulier :

- d’une face interne de poignet luisante ;
- d’un nuage de vapeur montant d’un évier humide où l’on a jeté en riant une poêle brûlante ;
- de gouttes de sperme tournoyant dans l’eau autour d’un trou de lavabo, avant d’être entraînées tout le long de la canalisation d’une haute maison ;
- d’un fleuve semblant soudain se ruer absurdement vers l’amont, sa vague et ses remous éclairés par une demi-douzaine de faisceaux de torches lancés à sa poursuite ;
- d’un autre fleuve, large et gris, le sens de son courant occulté par une forte brise agitant la surface ;
- d’une eau depuis longtemps refroidie dans une baignoire derrière une porte verrouillée.

Ce dernier souvenir n’est pas quelque chose que j’ai réellement vu, mais ce qui reste finalement en mémoire n’est pas toujours ce dont on a été témoin.

Nous vivons dans le temps — il nous tient et nous façonne —, mais je n'ai jamais eu l'impression de bien le comprendre. Et je ne parle pas de théories selon lesquelles il pourrait se replier en boucle, ou exister ailleurs dans des versions parallèles. Non, je pense au temps ordinaire, quotidien, celui dont les horloges et les montres nous assurent qu'il s'écoule d'une façon régulière : tic-tac, tic-tac. Quoi de plus logique qu'une aiguille des secondes ? Et pourtant, il suffit du moindre plaisir ou de la moindre peine pour nous faire prendre conscience de la malléabilité du temps. Certaines émotions l'accélèrent, d'autres le ralentissent ; parfois, il semble disparaître — jusqu'à l'instant fatal où il disparaît vraiment, pour ne jamais revenir.

Mes années de lycée ne m'intéressent guère, et ne m'inspirent aucune nostalgie. Mais c'est là que tout a commencé, aussi dois-je revenir brièvement à quelques incidents qui se sont mués en anecdotes, à quelques souvenirs approximatifs dont le temps a fait des certitudes. Si je ne peux plus être sûr des faits réels, au moins puis-je être fidèle aux impressions qu'ils ont laissées. C'est le mieux que je puisse faire.

Nous étions trois copains, et il était maintenant le quatrième. Nous n'avions pas prévu un tel ajout à notre trio : les petits clans et les amitiés s'étaient formés longtemps auparavant, et nous commencions déjà à imaginer notre évasion dans la vraie vie. Il s'appelait Adrian Finn : un grand garçon réservé qui garda tout d'abord les yeux

baissés, et ses pensées pour lui-même. Pendant un jour ou deux, nous fîmes peu attention à lui : dans notre école il n'y avait pas de cérémonie de bienvenue, et encore moins de son contraire, le bizutage. Nous nous contentâmes de noter sa présence et d'attendre.

Les professeurs s'intéressaient plus à lui que nous; ils devaient évaluer son intelligence et son sens de la discipline, ainsi que le niveau de l'enseignement précédemment reçu, et voir s'il avait l'étoffe d'un futur boursier. Le troisième matin de ce trimestre d'automne, nous eûmes un cours d'histoire avec le vieux Joe Hunt, ironiquement affable dans son costume trois pièces, un prof dont le système de contrôle dépendait du maintien en classe d'un ennui suffisant mais pas excessif.

« Vous vous rappelez que je vous avais demandé de faire quelques lectures préliminaires sur le règne d'Henri VIII. » Colin, Alex et moi échangeâmes de furtifs coups d'œil, espérant que la question ne tomberait pas, telle une mouche de pêcheur à la truite, sur l'un de nous. « Qui voudrait esquisser une peinture de l'époque? » Il tira sa propre conclusion de nos regards détournés. « Eh bien, Marshall, peut-être. Comment décririez-vous le règne d'Henri VIII? »

Notre soulagement fut plus grand que notre curiosité, parce que Marshall était un cancre prudent qui n'avait pas l'inventivité de la vraie ignorance. Il chercha d'éventuelles complexités cachées dans la question avant d'oser une réponse :

« Il y avait des troubles, m'sieur. »

Écllosion de petits sourires narquois à peine réprimés ;  
Hunt lui-même sourit presque.

« Voudriez-vous, peut-être, développer quelque peu ? »

Marshall acquiesça en hochant lentement la tête, réfléchit un peu plus, et décida que le moment n'était pas à la prudence.

« Je dirais qu'il y avait de grands troubles, m'sieur.

— Finn, alors. En savez-vous plus sur cette période ? »

Le nouveau venu était assis juste devant moi sur ma gauche. Il n'avait laissé voir aucune réaction aux sottises de Marshall.

« Pas vraiment, monsieur... Mais il existe une ligne de pensée selon laquelle tout ce qu'on peut réellement dire de tout événement historique, même le déclenchement de la Première Guerre mondiale, par exemple, est qu'il s'est "passé quelque chose".

— Vraiment ? Eh bien, voilà qui me mettrait au chômage, non ? » Après quelques rires obséquieux, le vieux Hunt pardonna notre oisiveté de vacances et nous dit ce qu'on devait savoir sur le boucher royal polygame.

À la récré suivante, je m'approchai de Finn. « Je m'appelle Tony Webster. » Il me regarda avec circonspection. « Chouette réplique à Hunt. » Il ne parut pas savoir de quoi je parlais. « Au sujet de "il s'est passé quelque chose".

— Ah. Oui. J'ai été assez déçu qu'il n'en discute pas. »

Ce n'était pas ce qu'il était censé dire.

Un autre détail dont je me souviens : Alex, Colin et moi portions, en manière de symbole de notre lien d'amitié, notre montre sur la face interne du poignet. C'était

une affectation, bien sûr, mais peut-être quelque chose de plus; le temps donnait ainsi l'impression d'être une chose personnelle, et même secrète. Nous pensions qu'Adrian le remarquerait, et ferait de même; mais il n'en fit rien.

Plus tard ce jour-là — ou peut-être un autre jour —, nous eûmes un long cours d'anglais avec Phil Dixon, un jeune prof frais émoulu de Cambridge. Il aimait utiliser des textes contemporains, et lançait parfois de brusques défis. « Naissance, copulation, et mort : voilà à quoi, selon T. S. Eliot, tout se résume. Des commentaires? » Il compara une fois un héros shakespearien à Kirk Douglas dans *Spartacus*. Et je me rappelle cette façon qu'il eut, un jour où nous discutons de la poésie de Ted Hughes, de murmurer en penchant la tête sur le côté comme un pont de Oxford : « Bien sûr, nous nous demandons tous ce qui se passera quand il sera à court d'animaux. » Parfois il s'adressait à nous en disant « Messieurs ». Naturellement, nous l'adorions.

Cet après-midi-là, il distribua un poème sans titre, ni date, ni nom d'auteur, nous donna dix minutes pour l'étudier, puis s'enquit de nos réactions.

« Commencerons-nous par vous, Finn? Formulé simplement, de quoi diriez-vous qu'il *s'agit* dans ce poème? »

Adrian leva les yeux de son pupitre.

« Éros et Thanatos, monsieur.

— Hmm. Continuez.

— Sexe et mort, précisa Finn comme si ce n'étaient pas seulement les crétins du dernier rang qui ne comprenaient

pas le grec. Ou amour et mort, si vous préférez. Le principe érotique, en tout cas, entrant en conflit avec le principe de mort. Et ce qui résulte de ce conflit. Monsieur.»

J'avais sans doute l'air plus impressionné que Dixon ne le jugeait bon pour moi.

« Webster, apportez-nous vos lumières.

— Je pensais que c'était un poème sur un hibou, m'sieur. »

C'était une des différences entre nous trois et notre nouvel ami : nous étions foncièrement déconneurs, sauf quand nous étions sérieux ; il était foncièrement sérieux, sauf quand il blaguait. Il nous a fallu un bon moment pour le comprendre.

Adrian se laissa intégrer à notre petit clan, sans reconnaître que c'était ce qu'il cherchait. Peut-être ne le cherchait-il pas. Il ne modifia pas non plus ses opinions pour les accorder avec les nôtres. Pendant les prières du matin, il joignait sa voix aux répons, tandis qu'Alex et moi nous contentions de bouger les lèvres, et que Colin préférait l'ironique stratagème du mugissement enthousiaste du pseudo-dévo. Nous voyions tous les trois dans le sport scolaire une intention cryptofasciste de réprimer notre énergie sexuelle ; Adrian adhéra au club d'escrime, et faisait aussi du saut en hauteur. Nous étions agressivement sourds à toute mélodie ; il venait au lycée avec sa clarinette. Quand Colin dénonçait la famille, quand je raillais le système politique, ou qu'Alex énonçait des objections philosophiques à la nature de la réalité telle qu'elle est perçue, Adrian gardait ses opinions pour lui — dans un premier temps, du moins. Il donnait



l'impression de croire aux choses. Nous y croyions aussi — c'était seulement que nous voulions croire à nos propres choses, plutôt qu'à ce qui avait été décidé pour nous. D'où ce que nous considérions comme notre scepticisme purificateur.

Le lycée se trouvait dans le centre de Londres, et chaque jour nous y venions de nos différents quartiers, passant d'un système de contrôle à un autre. À l'époque, les choses étaient plus simples : moins d'argent, pas de gadgets électroniques, peu de tyrannie de la mode, pas de petites amies. Il n'y avait rien pour nous distraire de notre devoir humain et filial qui était d'étudier, de passer les examens, d'utiliser les qualifications obtenues pour trouver un emploi, et puis d'adopter un mode de vie d'un inoffensif mais plus grand raffinement que celui de nos parents, qui approuveraient, tout en le comparant en eux-mêmes à celui de leur propre jeunesse, qui avait été plus simple, et donc supérieur. Rien de tout cela, bien sûr, n'était jamais dit : le très convenable darwinisme social des classes moyennes anglaises restait toujours implicite.

« Foutus salopards, les parents, se plaignit Colin un lundi à l'heure du déjeuner. On croit qu'ils sont chouettes quand on est petit, et puis on se rend compte qu'ils sont comme...

— Henri VIII, Col? » suggéra Adrian. Nous commençons à nous habituer à son sens de l'ironie ; et au fait que celle-ci pouvait être tournée aussi contre nous. Quand il nous taquinait, ou voulait nous ramener à plus de sérieux, il m'appelait Anthony ; Alex devenait Alexander, et « Colin », impossible à rallonger, était abrégé en « Col ».

« Ça ne me gênerait pas que mon père ait une demi-douzaine d'épouses.

— Et soit incroyablement riche.

— Et que son portrait soit peint par Holbein.

— Et qu'il dise au pape d'aller se faire foutre.

— Y a-t-il une raison particulière pour laquelle ils sont ce que tu as dit? demanda Alex à Colin.

— Je voulais qu'on aille à la fête foraine. Ils ont dit qu'ils devaient passer le week-end à jardiner. »

Pas de doute : foutus salopards. Sauf pour Adrian, qui écoutait nos dénonciations, mais s'y joignait rarement. Et pourtant, nous semblait-il, il avait plus de motifs que la plupart de le faire. Sa mère était partie quelques années plus tôt, laissant son mari s'occuper de lui et de sa sœur. C'était bien avant que l'expression « famille monoparentale » ne commence à être employée; à l'époque, c'était un « foyer brisé », et Adrian était, de tous ceux que nous connaissions, le seul dans ce cas. Cela aurait dû lui donner une bonne réserve de rage existentielle, mais en fait non; il disait qu'il aimait sa mère et respectait son père. Notre trio examina son cas et avança la théorie que la clef d'une heureuse vie de famille était qu'il n'y ait pas de famille — ou, du moins, pas de famille vivant sous le même toit. Ayant fait cette analyse, nous enviâmes encore plus Adrian.

En ce temps-là nous nous voyions comme des garçons maintenus dans quelque enclos, attendant d'être lâchés dans la vraie vie. Et quand ce moment viendrait, notre vie — et le temps lui-même — s'accélérait. Comment

pouvions-nous savoir que la vraie vie avait de toute façon commencé, que certains avantages avaient déjà été acquis, certains dégâts déjà infligés? Et que notre libération nous ferait seulement passer dans un plus vaste enclos, dont les frontières seraient d'abord invisibles.

En attendant, nous étions affamés de livres et de sexe, *méritocrates* et anarchistes. Tous les systèmes politiques et sociaux nous paraissaient corrompus, mais nous refusions d'envisager une autre alternative qu'un chaos hédoniste. Adrian, cependant, nous incitait à croire à l'application de la pensée à la vie, à l'idée que des principes devraient guider nos actes. Jusque-là, Alex avait été considéré comme le philosophe parmi nous; il avait lu des choses que les deux autres n'avaient pas lues, et il pouvait, par exemple, déclarer soudain : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. » Colin et moi examinions un moment cette idée en silence, puis on souriait et on continuait à parler. Mais maintenant l'arrivée d'Adrian délogeait Alex de sa position — ou plutôt, nous offrait un autre choix de philosophes. Si Alex avait lu Russell et Wittgenstein, Adrian avait lu Camus et Nietzsche. J'avais lu George Orwell et Aldous Huxley; Colin avait lu Baudelaire et Dostoïevski. Ce n'est là qu'une légère caricature.

Oui, bien sûr, nous étions prétentieux — n'est-ce pas le propre de la jeunesse? Nous employions des termes comme *Weltanschauung* et *Sturm und Drang*, aimions dire : « C'est philosophiquement évident », et nous nous répétions que le premier devoir de l'imagination est d'être transgressive. Nos parents voyaient les choses différemment, s'imaginant

leurs enfants comme des innocents soudain exposés à de mauvaises influences. Ainsi la mère de Colin parlait de moi comme de l'« ange noir » de son fils ; mon père blâma Alex le jour où il me trouva plongé dans la lecture du *Manifeste communiste* ; Colin était pointé du doigt par les parents d'Alex quand ils surprenaient celui-ci avec un polar américain « noir » dans les mains. Et ainsi de suite. *Idem* avec le sexe. Nos parents pensaient que chacun de nous pouvait être corrompu par les autres et devenir ce qu'ils craignaient le plus pour nous : un incorrigible masturbateur, un séduisant homosexuel, un libertin risquant d'engrosser imprudemment une de ses conquêtes. Ils redoutaient pour nous l'intimité des amitiés adolescentes, le comportement prédateur d'inconnus dans les trains, l'attrait de la mauvaise sorte de fille. Comme leurs inquiétudes excédaient notre expérience...

Un après-midi, le vieux Joe Hunt, comme pour relever le défi d'Adrian, nous demanda de débattre des origines de la Première Guerre mondiale et, en particulier, de la responsabilité de l'assassin de l'archiduc François-Ferdinand dans le déclenchement de toute l'affaire. Nous étions alors pour la plupart des absolutistes : nous aimions les oppositions tranchées, Oui contre Non, Éloge contre Blâme, Culpabilité contre Innocence — ou, dans le cas de Marshall, Troubles contre Grands Troubles. Nous aimions la partie qui se terminait par une victoire ou une défaite, pas un match nul. Et donc, pour certains, le tueur serbe, dont le nom est depuis longtemps sorti de ma mémoire, avait

LAVANYA SANKARAN, *Le tapis rouge*  
CATHLEEN SCHINE, *Rencontres à Manhattan*  
MIHAIL SEBASTIAN, *L'accident*  
ISAAC BASHEVIS SINGER, *Ombres sur l'Hudson*  
ISAAC BASHEVIS SINGER, *Au tribunal de mon père*  
ISAAC BASHEVIS SINGER, *De nouveau au tribunal de mon père*  
JOSEPH SKIBELL, *Bénédiction sur la lune*  
VIDOSAV STEVANOVIC, *La même chose*  
JAN STRUTHER, *Mrs. Miniver*  
LARS SUND, *Une petite île heureuse*  
MADELEINE THIEN, *Une recette toute simple*  
MADELEINE THIEN, *Lâcher les chiens*  
HITONARI TSUJI, *Le bouddha blanc*  
HITONARI TSUJI, *La lumière du détroit*  
HITONARI TSUJI, *L'arbre du voyageur*  
SAMRAT UPADHYAY, *Dieu en prison à Katmandou*  
SAMRAT UPADHYAY, *Le maître de l'amour*  
ANNELIES VERBEKE, *Dors!*  
DAVID VOGEL, *Le sanatorium*  
VIRGINIA WOOLF, *Les années*  
VIRGINIA WOOLF, *La maison de Carlyle*  
VIRGINIA WOOLF, *Journal de Hyde Park Gate*  
KENICHI YAMAMOTO, *Le secret du maître de thé*  
JIANG YUN, *Délit de fuite*  
LAJOS ZILAHY, *L'ange de la colère*  
LAJOS ZILAHY, *Le siècle écarlate*

À paraître

ELLEN MATTSON, *Le Rivage de la joie*



# Une fille, qui danse

## Julian Barnes

Cette édition électronique du livre  
*Une fille, qui danse* de Julian Barnes  
a été réalisée le 26 décembre 2012  
par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715232495 - Numéro d'édition : 238359).

Code Sodis : N55064 - ISBN : 9782715234048  
Numéro d'édition : 250744.